

37. L'Amiral-Nakhimoff à Brest. — Le croiseur cuirassé russe Amiral-Nakhimoff est arrivé avant-hier soir à Brest, venant de Naples.

Après avoir pris mouillage, l'Amiral-Nakhimoff a salué la terre de France de vingt et un coups de canon, et le pavillon de l'amiral Barrera, commandant en chef de l'escadre du Nord, de dix-sept coups.

Les batteries de terre et le cuirassé Hoche ont rendu le salut.

Le croiseur russe a 542 hommes d'équipage, il fait relâche à Brest, où il y restera deux ou trois jours pour faire du charbon.

Faits divers

LE CRIME DE LA RUE POISSONNIÈRE

A la recherche du criminel

Albert Martin, l'assassin de M. Banderly, le dentiste de la rue Poissonnière, est toujours introuvable. Ses parents sont de très braves gens, concierges, rue de Navarin, 26. Ils sont désespérés du crime commis par leur fils et n'ont pu fournir aucune indication utile, ni au chef de la sûreté, ni à M. Louiche, juge d'instruction. C'est en pleurant qu'ils ont répondu au magistrat qui les interrogeait.

Albert Martin habitait dans les environs de la rue des Martyrs ; le misérable n'a pas reparu chez lui.

Le résultat de certains renseignements recueillis que Martin ne travaillait qu'avec l'intention arrêtée de faire un coup un jour ou l'autre. Il passait ses nuits dans les bouges du quartier-Montmartre, en compagnie de déclassés. On recherche notamment plusieurs femmes qui, se trouvant avant-hier soir au coin du faubourg-Montmartre, alors qu'aucun journal n'avait parlé du crime, donnaient des détails circonstanciés sur l'assassin et ajoutaient qu'elles venaient de voir l'assassin dans une brasserie voisine.

Le parquet possède une photographie de l'assassin, qui ne pourra longtemps se cacher malgré l'argent dont il dispose. Nous avons dit, en effet, qu'il avait fouillé toutes les poches de sa victime, et Mme Campredon croit savoir que M. Banderly avait sur lui une somme de cinq cents francs dont il a été dépourvu.

Mme Campredon a eu hier une fièvre assez violente. La pauvre femme a la maxillaire brisée et porte dix blessures à la tête. Son frère, un ancien militaire décoré de la Légion d'honneur, est à son chevet.

M. Bertillon s'est rendu hier rue Poissonnière. Il a photographié le lieu du crime ainsi que les victimes.

Les magistrats ont saisi dans l'appartement la clef anglaise avec laquelle Martin a essayé de tuer Mme Campredon, et un chapeau de feutre mou gris, taché de sang, laissé par l'assassin. Ils ont aussi retrouvé la montre de M. Banderly, dont l'assassin s'était emparé et qu'il a oubliée sur un meuble.

Le corps de M. Banderly a été transporté hier à la Morgue.

TRISTE HISTOIRE

LE CRIME DE LA RUE POISSONNIÈRE

Des agents de service sur le quai des Grands-Augustins remarquaient hier une vieille femme habillée de noir qui semblait infiniment lasse et s'était étendue sur un banc.

Ils la conduisirent au commissariat de M. Volet, et là, la malheureuse femme, après avoir pris un cordial, put raconter son histoire.

« J'ai soixante-quinze ans, dit-elle, et je suis née à Saint-Maurice, dans l'Yonne, mais j'ai perdu coup sur coup mon garçon, ma fille et mon gendre. Je n'ai pas voulu rester au pays, et je suis venue à Paris à pied, bien résolue à finir mes jours dans un asile. La pauvre vieille, qui s'appelle Marie Masson, a été envoyée à l'infirmerie du Dépôt.

L'ACCIDENT DE LA LIGNE DE L'EST

Penquête

L'express de Bâle, qui aurait dû arriver hier matin à six heures cinq, n'est entré en gare qu'à neuf heures cinquante. Dans ce train se trouvait le chef de l'express tamponneur. Le malheureux, qui était resté près de trois quarts d'heure enseveli sous les décombres, avait ses effets en lambeaux et portait des traces de contusions multiples.

Des renseignements recueillis, il résulte que le pilote du train omnibus 40-53 avait bien mis les signaux à l'arrêt du tunnel de Pommeraye, au moment où y a pénétré l'express de Bâle. Mais, par suite d'un accident aux freins à vide, le mécanicien du train tamponneur n'a pas eu le temps de manoeuvrer complètement les freins à main. D'autre part, le chef de train voyant son mécanicien brûler les signaux d'arrêt n'a pas fait marcher la sonnette d'alarme. Le mécanicien et le chef de train auraient donc tous deux leur part de responsabilité.

Ajoutons que tous les agents des trains avaient été avisés récemment par une circulaire que, même au cas où la voie serait libre, tous les trains devaient s'arrêter à l'entrée du tunnel de Toulain pour prendre un pilote.

Le pilote Malgrain, qui était à son poste sur la machine du train omnibus et qui avait été gravement blessé, a succombé, hier, à l'hôpital de Langres, où il avait été transporté.

La circulation normale sur la ligne de l'Est a été rétablie hier matin, à onze heures.

Les blessés, dont nous avons publié, hier, les noms, sont soignés à Chaumont.

TOUT A L'AMÉRICAIN

Paris manquait jusqu'à présent d'une maison de coiffure réunissant, comme en Amérique, tout ce qui comporte les soins de la toilette. André Autard, le coiffeur à la mode, a comblé cette lacune et vient d'ouvrir 6 et 8, rue de Castiglione, de luxueux salons de pédicure, manucure et coiffure spéciale pour les soins du visage.

Le shampooing André Autard, système américain, est séché en cinq minutes par le « Compressed Air », prix : 2 fr. ; Pondulation, durant quinze jours, 3 fr. Enfin, l'établissement André Autard, du dernier confort et sans rival à Paris, est appelé à un très grand succès auprès du tout-Paris élégant.

NOUVEL ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Déraillement d'un train

La série des accidents de chemin de fer continue, et hier soir, vers dix heures, le train express parti de Paris (Nord) à destination d'Arras a déraillé non loin de la station de Vitry.

A la gare du Nord, où nous nous sommes rendus à une heure du matin, le chef de gare principal nous a déclaré qu'il n'avait pas encore reçu de rapport officiel. Il n'y a aucun accident de personnes.

Léon Brésil

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à demain la suite de notre intéressant feuilleton *Un nid dans les ruines*, par M. Léon de Tinsseau.

Notons, à ce sujet, pour celles des lectrices du *Gaulois* que n'intéresse pas la politique et qui auraient omis d'ouvrir notre supplément d'hier, que c'est dans ce supplément qu'a paru le feuilleton du jour.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Fervaal*, action musicale en un prologue et trois actes, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

Fervaal a été joué pour la première fois à Bruxelles, l'hiver dernier. A cette occasion, j'ai dit les exceptionnelles qualités techniques accumulées dans l'œuvre de M. Vincent d'Indy et formulé les plus expresses réserves sur les tendances qui s'y manifestent. La représentation de l'Opéra-Comique n'a modifié en aucun point mes impressions ; tout au contraire, elle les a renforcées. Quelle que soit la somme de talent musical dépensé — et je me fais un nouveau devoir de la déclarer énorme — il m'est impossible de me rallier à une esthétique de pure imitation. Si le savoir le plus consommé joint à l'adresse de main la plus rare ne conduit qu'au pastiche, il manque à son but.

J'admire profondément, d'une admiration fervente et quasi religieuse, les chefs-d'œuvre de Richard Wagner. Cet homme a eu le génie de créer des formes au service de ses idées et de dégager de féconds principes de dramaturgies lyriques assimilables à tous les tempéraments. Il a ouvert des chemins où chacun peut marcher à son gré, selon ses personnalités allures, sans s'abandonner en rien. Le progrès consiste, pour un musicien français, à réaliser des drames, de nature et de poésie françaises, traités mélodiquement et symphoniquement dans un esprit de déduction expressive serrée, mais avec une pleine indépendance d'inspiration.

Qui s'asservit aux dispositifs particuliers et aux procédés spéciaux d'un maître, au lieu de tirer de sa doctrine, largement entendue, un libre parti au bénéfice de conceptions affranchies du souvenir des sennes, multiplie vainement ses ingéniosités. Ses ouvrages, examinés de près, pourrissent à révéler mille détails curieux, mille recherches en elles-mêmes intéressantes, par le fond ils ne sont que des pastiches et l'on en produira, ainsi, des douzaines, sans que l'art national avance d'un pas. Pris en bloc, poème et partition, *Fervaal* offre à un degré déconcertant l'apparence extérieure des grandes tragédies du poète-compositeur de Bayreuth. Héros wagnériens, mythologies présentées à la façon wagnérienne, constants rappels d'idées, de situations, de mots, de combinaisons, de jeux de scène empruntés au répertoire de Wagner, texture musicale si rapprochée de celle de l'auteur de la *Tétralogie* et de *Parsifal* qu'elle en semble presque partout un récalqué ; voilà les traits saillants de l'œuvre. L'impression est si forte que la même ou M. d'Indy a cherché à s'éloigner de son modèle, la sensation en demeure en nous.

Dès le frontispice, la volonté s'accuse de se rattacher formellement à la lettre qui tue. *Fervaal* se qualifie d'*Action musicale*, ce qui est la traduction de l'Allemand *Handlung*. Par un plus grave malheur, en cette *Action musicale*, l'action est pauvre, vague et finit par se contredire. D'un vrai drame humain, à peine l'ombre. Des tableaux d'aspect vaste, des cadres de jardins, de bois, de montagnes, où les hommes passent et repassent moins activement que décorativement.

Nous avions soif d'une tragédie lyrique, où la fière humanité de notre race se montre en ses aspirations, en ses passions, en ses efforts, en ses douleurs. On nous apporte une contrefaçon des mystères déralogiques. Peu nous importe que la fiction se déroule, non pas en Scandinavie, mais dans les Cévennes, alors qu'on prend à tâche d'accentuer les ressemblances et d'identifier les résultats. Les personnages de M. d'Indy ne sont pas animés d'une franche vie intime. Ils sont les fantômes d'autres personnages, bien autrement significatifs et qui nous sont connus.

Fervaal nous est donné comme une œuvre de combat et de marche en avant. En réalité, ce n'est rien de tel. Le rôle des artistes ne saurait plus être de lutter pour le wagnérisme, par ce motif que le wagnérisme a triomphé dans la propre série des créations du prodigieux maître. Désormais la haute affaire des wagnériens est de chercher, en des conceptions élargies, légendaires ou légendaires, issues de nous seuls, le point exact, le point français, de l'application de son esthétique théâtrale.

C'est une triste mais rigoureuse vérité que le présent drame n'est ni d'âme ni de physionomie françaises, qu'il nous appartient uniquement par le détail, qu'il est avec tous ses mérites œuvre de stagnation et, dans la plus forte acception du terme, presque rétrograde. Il nous annonce à grand éclat que la Bastille est prise. Nous n'en étions plus à l'ignorer, et nous attendions, nous attendons toujours qu'on nous jette les fondations du monument nouveau et national.

Le jeune héros Fervaal, rejeton suprême des princes du pays de Cravann, élevé dans la forêt sacrée par le druide Arfagard, traverse, au midi de la Gaule, une contrée au pouvoir des Sarrasins. Assailli par des brigands, il succomberait sans le nombre sans l'intervention de la belle Guilhen, souveraine en cette terre. Fervaal est blessé ; Guilhen, qui connaît la vertu des plantes, guérira ses blessures. Dès le prologue, le héros nous apparaît fort comme un dieu, doux et blanc comme une femme, prédestiné à une auguste mission sur laquelle on ne s'explique pas encore, dominé, enfin, par des prophéties et contraint à étouffer son cœur.

Sa malédiction de l'Amour est brutale autant que celle du main Alberich, de *l'Or du Rhin*, et son devoir de pureté l'assimile à Parsifal. Notez que cet ensemble de conditions imposera au compositeur une série de thèmes du même sens que les thèmes de Wagner, lesquels, par suite, nous remonteront constamment à la mémoire.

Le second personnage, le druide Arfagard, est un mélange des types du Gournemanz, de *Parsifal*, et du Kourvenaal, de *Tristan*. Quant à Guilhen, c'est une amoureuse quelque peu magique, apparentée à Iseult et même à la Kundry du second acte de *Parsifal*, en ceci qu'elle représente le charme impur, l'attrait sensuel. Elle n'est marquée, d'ailleurs, d'aucun trait personnel. Nous sommes, en résumé, non pas en plein wagnérisme, mais en pleine reproduction adaptée des propres inventions de Wagner.

Au premier acte, Fervaal a repris ses forces : il dort, au coucher du soleil, dans l'oasis des jardins de Guilhen. Arfagard l'éveille pour l'inciter au départ, et, pour lui mieux donner le sentiment de sa mission, il lui révèle les arcanes de la cosmogonie celtique. Au commencement du monde, la déesse-serpent, Kaito, a enfanté la race des dieux et des chefs, dont Fervaal survit seul. Ce récit nous ramène directement aux développements de *l'Or du Rhin*, rappelés au second acte de la *Valkyrie*, touchant la genèse des dieux, des géants et des nains. Ensuite est née la race des prêtres, conservateurs des traditions. Afin de relever Cravann, sans prince et qui chancelle, les destins ont réservé le dernier des « Fils des nuées ». Arfagard l'a élevé en secret dans la forêt sainte, en communion avec la nature. C'est ainsi, ou à peu près, qu'ont été élevés Siegmund, Siegfried, et Parsifal lui-même.

Le siècle s'achève dans l'amertume et dans l'attente de l'inconnu. On a entendu la voix de l'Oracle crier : « Zeus est mort ! Esus dort ! Yesus veille ! Yesus est mort ! Une autre voix a répondu : « Unique est le sauveur, le chef élu, le Fils des nuées, mais que l'amour ne trouble jamais son corps ni son âme. » (Rappelons-nous la prédestination de Parsifal). Or, voici le moment annoncé pour l'accomplissement des prédictions : la dernière pleine lune du siècle. Il faut que Fervaal paraisse Cravann afin d'y être proclamé Brenn de guerre, d'y conduire les guerriers contre des ennemis furieux, toujours renaissants, d'y rétablir la paix et la prospérité, d'y assurer l'avenir.

Hélas ! Fervaal a cessé d'être le héros pur. Le charme pervers de Guilhen a troublé son corps et son âme. Tandis que le druide prépare tout pour le départ, les deux amoureux s'enfièvent, enlacés l'un à l'autre, s'enivrant de longs baisers, s'échappant en longues confidences. Le jeune homme dit son enfance bercée de chants belliqueux, son père et ses six frères tués en combattant, sa jeunesse dans la forêt sacrée... (Comment ne pas penser, notamment, aux récits analogues de Siegmund, au premier acte de la *Valkyrie* ?) Guilhen répond par ses propres souvenirs. Un émigré victorieux fut son père ; elle demeura la fleur sauvage, incapable de s'épanouir, jusqu'au jour où Fervaal vint la dilater en respirant son parfum.

L'appel du druide retentit au fort de ces ivresses. Fervaal se ressaisit pourtant. Il doit partir. La jeune fille veut le suivre, renonçant à son pays, à sa puissance, à ses richesses. Non, le « prédestiné » remplira sa mission ; il partira seul ; il oubliera ; il maudira l'Amour... Nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'il prend bien aisément son parti héroïque après un si grand oubli de soi-même. Mais Guilhen, suffoqué de colère, aura sa vengeance. Contre la terre sainte de Cravann, elle lancera les hordes de ses Sarrasins.

Quelques jours se sont écoulés. Nous sommes, à la nuit finissante, au cœur des monts cévenols. Au près d'un rude autel de pierre, le héros songe, et chacune de ses pensées fait rentrer en lui l'image de la Sarrasine. Rien ne lui est plus que l'amour ou la mort. Cependant, il fera son devoir : il étouffera son cœur. Les chefs, fuyés par un berger, vont s'assembler en ce lieu même pour choisir le Brenn souverain. Devant l'autel, éclairé d'une vague lueur, Arfagard, anxieux des destinées de Cravann, évoque la déesse Kaito. Tel le dieu Wotan, dans la *Tétralogie*, évoque Erda, la *sachante*. Comme Erda, Kaito, apparue en une fantasmagorie, se décide douloureusement à parler. Ses paroles obscures dénoncent « le serment violé, l'antique loi brisée » et présentent la vie nouvelle, prête à naître « de l'injurieuse mort ». Arfagard ne comprend point. Est-ce que le « Fils des nuées » ne va pas, à la face de tous, brandir le glaive des ancêtres ?

Tous les chefs de la montagne se présentent, l'un après l'autre, au rendez-vous solennel. Il s'agit d'élire le grand Brenn ; chacun d'eux veut être l'Élu. Mais Fervaal se révèle, seul survivant de sa race, seul désigné par les prophéties, et tous lui jurent obéissance. Une pompeuse cérémonie se déroule en de rituelles évolutions. Elle n'est pas achevée, (du reste, qu'un message accourt : « La terre de Cravann est envahie. Aux armes ! Aux armes ! »)

L'heure de mourir est proche. Fervaal en a le sentiment presque joyeux. Au druide naïf, qui semble l'avoir suivi par le monde les yeux fermés, il fait l'aveu de sa faute, justifiant en partie l'énigmatique réponse de Kaito. C'est par lui que fut violé le serment de pureté ; en lui s'est brisée la loi antique. Arfagard peut croire à peine à la réalité de ces choses. Sur l'horizon de Cravann la splendeur du jour dissipait-elle tous les brouillards, s'agrandirait-elle à ce point éblouissante pour n'éclairer qu'un désastre ?

Dans la seconde partie de cet acte, il est évident que M. d'Indy s'est écarté des dispositifs scéniques de Richard Wagner. Le double épisode de l'assemblée et de la cérémonie druidique est un grand tableau multiple, largement décoratif, très conforme à la tradition du théâtre musical classique, mais renouvelé par le sens de la symphonie. Malheureusement le drame vrai continué à s'effacer devant les contingences. Paysages, mouvements, accidents extérieurs ont bien

plus d'importance que l'âme des héros. Nous ne sortons pas de l'artificiel.

La bataille est finie ; la ruine de Cravann est irrémédiable. Sous la neige, tombée à gros flocons, sont cachés les cadavres déjà roidis des guerriers. Fervaal debout, immobile, comme Tannhäuser échappé du Venusberg, poursuit son rêve muet et, lorsqu'il saisit son glaive, la poignée en étincelle comme le glaive promis à Siegmund au tonc du frêne de la *Walkyrie* et comme le Graal aux mains d'Amfortas. Soudain paraît le druide. Le héros, qui n'a pu mourir, implore d'Arfagard l'honneur d'être sacrifié par lui en expiatoire holocauste. Le druide a tiré le coupeau des sacrifices de sa gaine d'argent. Mais, à ce moment, la voix de Guilhen s'élève. Et Fervaal, aussitôt, de renier ses dieux, de repousser le druide, de l'étendre mort à ses pieds, ne voulant plus rien connaître que les joies de l'amour.

En toute bonne foi, pour un wagnériste convaincu, l'auteur m'étonne. La volte-face de son personnage est si peu préparée, si peu logique en sa stupéfiante précipitation qu'on se refuse à l'accepter. Tel sera toujours le fatal aboutissement d'un poétique, wagnérien seulement dans ses surfaces et non basée sur l'étude humaine par excellence ; la déduction des caractères. En une seconde, sous une faible impulsion, Fervaal change radicalement. Il suppliait Arfagard de lui donner la mort, et c'est lui qui l'égorge. Il voulait sauver sa patrie par sa propre immolation, et il cède à l'amour à sa première attaque. Ce héros, tourné si vite au fou-furieux, n'est qu'un héros d'opéra. M. d'Indy avouera que les personnages de Wagner ont une tout autre cohérence morale.

Et Guilhen ? Nous l'avons laissée, à la fin du premier acte, en proie à la fureur, ne pensant qu'à se venger de l'abandon de Fervaal. Elle a été fidèle à sa pensée puisqu'elle a suivi ses Sarrasins jusqu'en Cravann. Entre elle et le jeune Celte, tout lien a été rompu. Et, lorsque nous la retrouvons sur le champ de carnage, il semble que les circonstances antérieures ne se soient même point produites ! Cette fille de l'ardente Iseult, née sous un ciel brûlant, mais dépourvue de toute consistance, n'est venue sous le ciel glacé de Cravann que pour y mourir de froid dans une effervescence d'extase amoureuse ! Recherches d'oppositions pittoresques et arbitraires, inventions d'habitude opérées. La leçon de Wagner n'a même pas été entendue.

Au surplus, Guilhen est morte ; Fervaal enlève son corps dans ses bras et commence à gravir avec son doux fardeau la pente du grand mont chenu. En montant vers la lumière, une indicible exaltation se fait en lui. Il clame qu'un Dieu nouveau commande, que la nouvelle Cravann est née, que la joie embrase le monde, et des voix mystérieuses lui répondent, par delà l'espace : « Le jeune amour est vainqueur de la mort. »

Je renonce à comprendre cette étrange apothéose. Wagner, au terme de la *Tétralogie*, a proclamé la possibilité de la *Rédemption du monde par l'amour*. Peut-être n'était-il pas besoin de lui emprunter une pareille idée uniquement pour surajouter à un poème hybride un petit crépuscule des dieux cévenol. Mais de quel amour s'agit-il, au dénouement de *Fervaal* ? Quelle est exactement la pensée de l'auteur ? En quoi se raccorde à sa dernière scène la prophétie évoquée : « Zeus est mort ! Esus dort ! Yesus vient !... »

L'ouvrage a commencé par poser face à face le devoir et le péché sensuel. Durant tout son cours, c'est le sentiment du devoir qui a prévalu et nous voyons, brusquement, la sensualité triompher et le reniement du devoir célébré au nom d'une foi nouvelle, de la foi d'Yesus. Explique qui pourra ces contradictions. Pour moi, j'y renonce.

Trois influences ont dominé, si je ne me trompe, la jeunesse de M. d'Indy. Avant d'être le disciple passionné de Richard Wagner, il a été l'élève de César Franck. De plus, son imagination a subi le prestige, non des formes musicales, mais assurément des tendances romantiques de Berlioz. Seulement, peu à peu, tout s'est fondu en lui dans une admiration hallucinée pour le maître de Bayreuth considéré bien plutôt comme créateur de formules à son propre usage que comme promoteur de principes d'une incomparable fécondité. C'est pourquoi il a été conduit à construire une pièce où tout le faisait aboutir, par le fait, l'intention et le mot, à des adéquations et à des réminiscences wagnériennes.

J'ai montré, en partie, ce qui dans les situations du poème se réfère à des situations, créées par le maître allemand. Le détail des scènes est constitué de telle sorte qu'il nécessite constamment des leit-motifs et des dispositions de signification et de recherche identiques à celles des thèmes et des jeux scéniques du répertoire de Bayreuth. Ces thèmes pourront différer entre eux ; le rapprochement ne s'en fera pas moins de lui-même, impérieusement.

Je ne parle pas des nombreux passages où, bon gré, mal gré, nous nous souvenons de *Tristan* ou de *Parsifal*. Je laisse de côté le motif de la plainte d'Amfortas, si directement et si obstinément rappelé au second acte. Mais le moyen de ne pas penser à Wagner, en outre, quand le regard de *Fervaal* engendre une mélodie représentative jouant le même rôle que celle du regard de *Tristan* ? Et combien je pourrais citer de pareils procédés ! Inutile de prétendre que les conditions du drame imposaient ces façons. M. d'Indy n'avait qu'à choisir des conditions autres.

Les curieux trouveront dans la brochure de MM. de Bréville et Willy, avec l'apologie de l'œuvre, l'analyse de l'appareil motivel. Je n'ai pas besoin de répéter que *Fervaal*, au point de vue de la virtuosité musicale, témoigne, d'un bout à l'autre, d'un talent hors de pair. Les belles pages sont nombreuses. Le prologue est très noble ; le prélude du premier acte est charmant ; la scène religieuse du second acte a des parties de réelle valeur ; le grand finale de l'apothéose, où se développe la mélodie liturgique du *Pange lingua* et d'où se dégage une vague impression de la musique de César Franck, est, incontestablement, d'un grand caractère. Seulement, encore un coup, l'auteur n'a pas intéressé mon humanité intime et il m'a rendu le génie de Wagner si présent, durant cette soirée lente et laborieuse, que je ne puis plus me détacher de lui.

La direction de l'Opéra-Comique a droit à nos éloges pour la remarquable interprétation qu'elle a donnée de cette partition chargée et difficile. Le vaillant ténor Imbard de La Tour a personifié le héros Fervaal. Mme Raunay a prêté au personnage de la Sarrasine Guilhen sa beauté pénétrante et son talent. Le rôle d'Arfagard est tenu avec un grand mérite par le baryton Beyle. On applaudit encore : Mme Dumont, MM. Carbonne, Badiati et Gresse. Les décors sont superbes, et c'est M. André Messager, le brillant musicien, qui discipline l'orchestre et dirige la représentation.

Fourcaud

Redoutez les contrefaçons de la *Fleur de pêche*, cette poudre de riz si bienfaisante de la *Parfumerie Exotique*, 35, rue du Quatre-Septembre. 4 nuances.

HUNYADI JANOS

Eau purgative adoptée par les Hôpitaux.

Ranimez vos yeux éteints en les ombrageant de cils et de sourcils rendus touffus et brunis à l'aide de la *Sève sourcilnière* de la *Parfumerie Ninon*, 31, rue du Quatre-Septembre. Eviter les contrefaçons.

ELIXIR TURQUETY

Je plus agréable des dentifrices, le plus antiseptique des gargarismes. Poudre dent. Losanges (pastilles contre maux de gorge) 85, av. de Neuilly et princip. pharmac.

Courrier des Spectacles

Ce soir, au Vaudeville, à huit heures et demie, répétition générale de *Zaza*, comédie en cinq actes, de MM. Pierre Berton et Ch. Simon.

Ce soir, à l'Opéra, dans les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, le jeune ténor Courtois chantera pour la première fois le rôle de Walther.

À l'Opéra-Comique, c'est Mlle Charlotte Wvns qui chantera ce soir *Mignon* à la place de Mlle Neyada, indisposée.